

Vilnius vue à travers l'œuvre de Georges Simenon

Pierre Vilvens



Georges Simenon,
1925.

Les œuvres francophones ayant pour thème ou cadre la Lituanie – au sens géographique actuel – sont relativement peu nombreuses. Il s'agit la plupart du temps d'œuvres d'avant 1914. Toutefois, chez l'un des auteurs les plus populaires du XX^e siècle, à savoir Georges Simenon, on trouve des évocations¹, d'ailleurs assez banales, de la jeune république et d'une ville à l'histoire mouvementée : Vilnius, que Simenon nomme toujours Vilna. Déjà évoquée rapidement dans *Pietr le Letton* (1931), c'est à l'occasion d'un voyage en Europe orientale pour une série de reportages au début de l'année 1933 que Simenon découvre réellement la « Jérusalem du Nord ». Si le journaliste évoque peu Kaunas (qu'il cite sous son nom polonais, Kowno) et donne l'image, déjà connue, d'un pays hospitalier et essentiellement rural, le portrait de la ville fondée par Gediminas est plus important. Après un séjour à Kaunas et des complications pour franchir la frontière, Simenon est pris en charge par les militaires polonais à Orany² (auj. Varėna), puis part à Vilnius. Il reste une semaine dans la ville complètement enneigée, à tel point que, comme à Kaunas, on ne se déplace plus qu'en traîneau, généralement inconfortable et peu avenant.

La cité jouit d'une image mitigée, mélangeant fascination et répulsion. La ville, qui a compté jusqu'à 200 000 habitants, n'en comporte plus, selon Simenon, que 150 000³. C'est inexact. Le recensement polonais de 1931 indique 195 000 habitants⁴. Mais il est vrai que la ville a souffert de la Première Guerre mondiale et de ses lendemains⁵. L'écrivain évoque plusieurs quartiers, tout particulièrement le quartier juif. Dans *un homme comme un autre* (1975), le Liégeois parle de ghetto, dont les habitants vivent plus misérablement qu'à Varsovie. Or, il n'y avait pas de ghetto légal et fermé à Vilnius avant la Seconde Guerre mondiale. La zone habitée majoritairement par des Juifs comportait les rues Wielko (aujourd'hui Didžioji), Niemecka (Vokiečių) et Zawalna (Pylimo)⁶. L'animosité entre Juifs et Polonais est signalée. Comme Simenon le fait remarquer dans *Pietr le Letton*, le fait d'être sous régime lituanien ou polonais ne change rien pour les Juifs. Cet antagonisme dépasse les frontières. Dans *Le Locataire* (1934), le Polonais Domb manifeste son hostilité à l'égard d'un des locataires juifs de Vilnius, Moïse Kaler. Un autre point récurrent est la profession de fourreur. Deux personnages, Anna Gorskine dans *Pietr le Letton*, et Mme Irvitch dans la nouvelle *Jeumont, 51 minutes*

d'arrêt ! (1936), sont parentes de fourreurs. Vilnius, sans être un centre privilégié de cette activité, organisa une foire internationale⁷ dans les années 1930⁸. On trouve la dernière évocation du quartier juif dans *Crime impuni* (1954), à travers Élie Waskou, étudiant boursier aidé par une institution juive pour étudier à Liège, dont le père est artisan. La famille vivait rue Osziamanski qui n'existe plus aujourd'hui, près de la synagogue Tagorah.

Simenon évoque rapidement dans un reportage un quartier russe, et plus étonnant, un quartier tatar⁹. Le seul Lituanien ethnique est le personnage central du roman *L'Outlaw* (1941). Stan est un des rares Lituanien de Vilnius et il explique son changement de nationalité à un inspecteur : « *Je suis né à Wilno. Donc, avant la guerre, j'étais russe. Après, nous avons été lithuaniens... Les Polonais sont venus, mais, au fond, nous sommes toujours lithuaniens*¹⁰. »

Le père de Stan est professeur de mathématiques à l'université. Or, s'il est Lituanien, cela peut sembler étonnant. En effet, la plupart des professeurs lituaniens sont partis vers la nouvelle université de Kaunas, créée en 1922¹¹. Il est néanmoins possible qu'il ait été réintégré à l'automne 1939, quand la ville redevient lituanienne. L'université polonaise fut alors fermée, le personnel polonais perdit son emploi et fut remplacé

par du personnel lituanien¹². De plus, depuis la réouverture de l'université en 1919, qui devient l'Uniwersytet Stefana Batorego, ceux qui veulent y étudier doivent être issus des écoles secondaires polonaises. Cela ne suffit pas toujours, car les Lituaniens sont soumis au *numerus clausus* dans certaines facultés, notamment celle de médecine (matière étudiée par Stan), où leur nombre était limité à deux ou trois personnes¹³. Les Lituaniens étaient peu nombreux à s'orienter



Panorama de Vilnius
(photo Jan Bulhak).

vers cette discipline, préférant les sciences humaines¹⁴. On apprend que Sadlak porte une casquette verte à l'université, couleur qui, pour Simenon, est souvent associée au nord de l'Europe, telle la casquette portée par les frères Johannson à l'université de Tartu dans *Pietr le Letton*. Pour le cas de Stan, il pourrait s'agir de la casquette de l'association des étudiants lituaniens fondée en 1927, qui opta en 1929 pour une casquette vert foncé avec un ruban décoré de motifs folkloriques vert jaunâtre, un monogramme doré avec l'abréviation de l'association et les colonnes de Gediminas¹⁵.

La ville, citée dans plusieurs œuvres, n'est vraiment décrite que dans quelques-unes. Le premier portrait qu'il en dresse dans ses reportages « Frontières » et « À Vilna, où les filles sont prêtes à s'expatrier pour se constituer plus rapidement une dot » n'est guère flatteur. La ville est triste et désolée pour Simenon. Elle est surtout composée de grandes maisons tristes,



Porte de l'Aurore à Vilnius
(photo Jan Buřhak).

Varsovie, où il faut payer à l'avance le chasseur pour un journal, ou le petit-déjeuner au lit lorsque le maître d'hôtel l'apporte. Il logea dans une grande chambre aux murs blanc et or, avec un salon vraiment qualifié de royal. Un élément qui semble avoir marqué Simenon est la cheminée en faïence, qu'on retrouve dans sa nouvelle de 1939 et son roman de 1941. Dans ce dernier, Simenon fait vivre Stan et son père à proximité de la chapelle d'Ostra Brama (Porte de l'Aurore). Or, il s'agit de la partie la plus polonaise de la ville¹⁸. Il discute alors à l'hôtel avec un homme rencontré dans le train, lequel est venu recruter des jeunes femmes pour des emplois de bonnes ou de prostituées. Ce dernier en profite pour tenter une autre affaire : l'achat à une église en ruine de tapisseries des Gobelins pour 100 000 francs, ce qui permettrait de la restaurer (nous n'avons pas trouvé l'église en question). Il va ensuite faire un tour avec Simenon dans le quartier juif, puis dans un village pour y recruter des filles. Simenon rencontra également des officiers polonais – sans doute des officiers du XIII^e régiment d'uhlans de Vilna¹⁹, qu'il avait vus en manœuvre avec la troupe sur la colline.

Dans un premier temps, l'évocation de la Lituanie et de Vilnius dans les reportages et romans de Simenon est intéressante en plusieurs points. Tout d'abord, sur le plan de l'œuvre journalistique, qui rappelle certains aspects (misère, détresse humaine, traite des Blanches) de celle de son « mentor » et ami²⁰ Albert Londres. Je pense en particulier à *Le Juif errant est arrivé*, qui évoque, lui, Lwow (auj. Lviv) et Varsovie²¹. Ensuite, Simenon donne de précieuses informations sur la ville de Vilnius pendant la période polonaise, telle

dont les vitres cassées sont remplacées par du carton (ils seraient là depuis au moins six ans selon lui) et dont l'intérieur se compose de dorures éteintes et de tapis fanés. Les rues comme les maisons souffrent du manque de réparations. L'auteur signale que les distractions sont rares dans la ville, où il n'y a que deux cinémas qui ne passent que des films muets. Dans la nouvelle *Les mystères du Grand Saint-Georges* (1939), le personnage principal arrive de Varsovie par le train. Il descend dans le meilleur hôtel de la ville, le Grand Saint-Georges, qui se trouvait à l'actuel n°210, avenue Gediminas¹⁶ (rue Adam Mickiewicz sous la période polonaise)¹⁷. C'est sans doute un souvenir du voyage de Simenon en 1933. Ce dernier ne vante pas les pratiques de l'hôtel, comparables à celles de l'hôtel de

cette rue Oszmianski, et sur les conditions de vie des Juifs. De plus, il permet de mettre en lumière les tensions polono-lituanienues. Enfin, sur le plan des œuvres de fiction, ses romans sont sans doute parmi les rares récits franco-phones d'avant-guerre à parler des Juifs de Vilnius et de la Lituanie, les œuvres de fiction sur le sujet datant plutôt d'après la Seconde Guerre mondiale²².

Dans un deuxième temps, des reproches peuvent être adressés à Simenon : le premier est de n'évoquer que superficiellement l'antisémitisme à Vilnius. Quant à celui de Simenon²³, il est parfois difficile de le déceler. Ce dernier, « ordinaire », est latent. De plus, il se mélange avec la curiosité – et sans doute l'exagération – propre au récit de voyage. Ensuite, on peut désapprouver son manque de lucidité et son cynisme²⁴. Enfin, on peut regretter que l'auteur se concentre essentiellement sur la communauté juive, au détriment des autres populations de la ville.

On peut se demander pour finir quel a été l'impact de cette représentation de la Lituanie. Il est possible que l'œuvre de Simenon journaliste, qui évoque le plus la Lituanie et Vilnius, ait suscité moins d'intérêt que l'œuvre romanesque, et ce pour plusieurs raisons. Comme le rappelle Francis Lacassin, l'œuvre journalistique a échappé aux lecteurs en raison « du caractère éphémère qui frappe l'article de journal : publié et quelquefois démodé dès le lendemain ; rapidement introuvable²⁵. » Le sujet a peut-être suscité moins d'intérêt que la situation en Allemagne ou l'interview de Trotski. De plus, cette image est assez négative, dans le sens où les personnages sont des marginaux toujours à la limite de la légalité. Ils sont empreints de certains clichés, qui ne sont pas propres aux Litvaks, mais aux Juifs et aux étrangers en général. En outre, l'œuvre de Simenon évoquant la république et sa capitale perdue eut sans doute un impact limité pour les raisons suivantes : la présence d'une communauté juive pouvait sans doute faire écho - du moins pour les lecteurs parisiens ou de grandes villes - à certains éléments du décor de la vie quotidienne à Paris, comme Simenon le fera dans la nouvelle *Moss et Hoch* (1933), dans laquelle un restaurant juif de la rue Vieille-du-Temple est évoqué. On trouve une référence similaire dans *Maigret se défend* (1964) : « *La rue des Francs-Bourgeois, dans le quartier du Marais, conservait encore quelques hôtels historiques qui abritaient maintenant une foule de ménages besogneux, petits artisans pour la plupart, beaucoup originaires de Pologne, de Hongrie ou de l'ancienne Lituanie*²⁶. »

La présence de plusieurs nationalités et le statut de Vilnius entraînent d'ailleurs une confusion sur l'origine des personnages. De plus, *L'Outlaw*, sans doute l'œuvre qui fait le plus référence à la Lituanie, est publié en 1941 (mais écrit en 1939), au moment où les préoccupations sont ailleurs, et la Lituanie ayant été annexée entre-temps à l'URSS. Quant aux Lituanienus eux-mêmes, ils n'ont connu aucune œuvre de Simenon concernant leur pays, même traduite, hormis *Pietr le Letton*.

Notes de l'auteur :

- ¹ On les retrouve évoquées de manière inégale dans *Pietri le Letton*, (1931), dans *Les fiançailles de M. Hire* (1933), *Mass et Hoch* (1933), *Mon ami l'Auvergnat et le Lituanien qui n'avait jamais assez mangé* (1935), *Stan le tueur* (1938), *Les mystères du Grand Saint-Georges* (1939), dans *Le destin de M. Saft* (1940), *L'Outlaw* (1941), *Pedigree* (1948), *Le petit restaurant des Ternes* (1948), *Crime impuni* (1954) et dans *Un homme comme un autre* (1975). Il faut également citer ses reportages « Frontières » (n°105, 25 mars 1933) et « Vive la Pologne, monsieur ! » (n°106, 1er avril 1933), de la série « Europe 1933 » dans *Voilà*. La liste comprend aussi « À Vilna, où les filles sont prêtes à s'expatrier pour se constituer plus rapidement une dot » (04 avril 1934) de la série de reportages « Peuples qui ont fait » publiés dans *Le Jour*.
- ² Piotr Losowski, *Siosunki Polsko-litewskie, 1921-1939*, Warszawa, Instytut Historii PAN, 1997 [1977], p.190.
- ³ Georges Simenon, *Mes apprentissages. Reportages, 1931-1946*, Édition critique par Francis Lacassin Paris, Omnibus, 2001 [1976], p.775.
- ⁴ W. Parker Mauldin, Donald S. Akers, *The Population of Poland*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1954 (International Population Statistics Reports, P-90, n°4), p.155.
- ⁵ Theodore R. Weeks, « Vilna, Wilno, Vilnius, 1863-1939 : une étude de cas sur les cultures parallèles et sur « l'Autre » invisible », in *Revue germanique internationale*, n°11 (2010), p.79-102.
- ⁶ Theodore R. Weeks, « Vilna, Wilno, Vilnius, 1863-1939 : une étude de cas sur les cultures parallèles et sur « l'Autre » invisible », *Op.cit.*, p.79-102.
- ⁷ Leonard Tushnet, *Les comptables de la mort*, Paris, Éditions France-Empire, 1975, p.220.
- ⁸ Franck Louis Schoell, *Pologne, 1919-1939*, vol.II, Vie économique, Neuchâtel, La Baconnière, 1946, p.453.
- ⁹ Tamara Bairašauskaitė, Egdūnas Raciūnas, « Lithuania », in : Jørgen S. Nielsen, Aminah McCloud, Jörn Thielmann, *The Muslim Tatar minorities in the Baltic Sea Region*, Leiden / Boston, Brill, 2015 (Muslim minorities, 20), p.21-45 ; Ataullah Bogdan Kopański, « Muslim Communities of the European North-Eastern Frontiers: Islam in the Former Polish Lithuanian Commonwealth », in : Christoph Marcinkowski (éd.), *The Islamic Word and the West. Managing Religious and Cultural Identities in the Age of Globalisation*, Berlin-Wien, Lit Verlag ; Kuala Lumpur, The Asia-Europe Institute, University of Malaya, 2009, p. 85-108. On trouve une petite communauté de Tatars, descendants de soldats professionnels au service du Grand-duché de Lituanie à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, ou de prisonniers de guerre musulmans. Dans l'entre-deux-guerres, les Tatars étaient plus nombreux en Pologne (5000) qu'en Lituanie (moins de 1000). La ville était le centre culturel, éducatif et religieux de la diaspora tatar. Il y fut fondé de nombreuses institutions religieuses et culturelles (journal, musée, ...). Les Tatars étaient installés dans la zone de Vilnius-Lukizski, où on trouvait plusieurs mosquées en bois, la plupart détruites sous la période communiste.
- ¹⁰ Georges Simenon, *L'Outlaw*, Paris, Gallimard, 2010 [1941] (Folio policier, n°640), p.43.
- ¹¹ Mindaugas Tamošaitis, « The Revival of National Education », in : Marius Iršėnas, Tojana Raciūnaitė, *The Lithuanian Millennium: History, Art and Culture*, Vilnius, Vilnius Academy of Arts press, 2015, p.501-511.
- ¹² Tomas Balkelis, « Nation State, Ethnic Conflict, and Refugee in Lithuania, 1939-1940 », in : Omer Bartov, Eric D. Weitz, *Shatterzone of Empires. Coexistence and Violence in the German, Habsburg, Russian and Ottoman Borderlands*, Bloomington ; Indianapolis, Indiana University Press, 2013, p.243-258.
- ¹³ Jonas Kubilius, *A Short History of Vilnius University*, Vilnius, Mosklas, 1979, p.131.
- ¹⁴ Tomasz Blaszczak, « Lithuanian Students at Stefan Batory University: Creating New Lithuanian Elites in interwar Vilnius », in : *Yearbook of the Institute of East-Central Europe*, vol. XV, n°3 (2017), p.185-206.
- ¹⁵ *Ibidem*.
- ¹⁶ Tomas Venclova, *Vilnius. City guide*, III^e édition, Vilnius, R.Paknio leidykla, 2002, p.187.
- ¹⁷ Ellen Cassidy, *We Are Here, Memories of the Lithuanian Holocaust*, Lincoln / London, University of Nebraska Press, 2012, p.95.
- ¹⁸ Weeks, *Op.cit.*, p.79-102.
- ¹⁹ Julia Eichenberg, « Civilians to Soldiers : Poland and Ireland after the First World War » in : Robert Gerwarth, John Horne, *War in Peace. Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p.184-200.
- ²⁰ Francis Lacassin, *Conversations avec Simenon*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002 [1990], p.133.
- ²¹ Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Arléa, 2010 [1930], p.119-151.
- ²² Philippe Edel, « Les Juifs de Lituanie à travers les livres en français : une bibliographie raisonnée », in : *Cahiers lituaniens*, n°10 (2009), p.40-48.
- ²³ Pierre Assouline, *Simenon. Biographie*, Paris, Julliard, 1992, p.30-31, 46-80 ; Jacques-Charles Lemaire, « D'une guerre à l'autre : l'opportunisme de Georges Simenon », in : *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, n°80 (2002), p.97-135. L'écrivain est le fruit de son milieu et de son époque. Dès son enfance, Simenon est confronté aux Juifs, à qui sa mère loue des chambres et avec lesquels il a des rapports mitigés. De plus, son origine sociale (petite bourgeoisie catholique) et ses débuts de journaliste à la très catholique *Gazette de Liège* (dans laquelle il rédigera des articles sur le « Péril juif ») l'ont également influencé. Plus tard, Simenon mettra en avant dans les journaux la présence d'israélites dans le monde du cinéma et de la presse. Néanmoins, à la fin de sa vie, il dira qu'il entretenait de bons rapports avec ses locataires et des amis juifs (tout en faisant la distinction entre les Juifs assimilés et les autres). Jacques Charles Lemaire souligne les limites de l'antijuïanisme de Simenon, en évoquant son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale : « Sans s'impliquer le moins du monde dans le camp de la répression contre les Juifs, il n'abdique rien de son antisémitisme, une attitude largement partagée par les consciences de l'époque ».
- ²⁴ Benoît Denis, « Simenon (Georges). Mes Apprentissages. Reportages 1931-1946 », in : *Textyles*, n°20 (2001), p.147-148.
- ²⁵ Francis Lacassin, *Conversations avec Simenon, Op.cit.*, p. 30.
- ²⁶ Georges Simenon, *Maigret se défend*, Paris, Presses de la Cité, 2014 [1964] (Collection Folio), p.168.